

## Qu'est-ce que la philosophie ?

A propos de la  
*Lettre sur les exigences de la pensée contemporaine  
en matière d'apologétique, 1896*

PAR MARIA DO CÊU PATRÃO-NEVES

*Université des Açores*

La *Lettre*, de 1896, est une revendication explicite, de la part de Blondel, du caractère foncièrement philosophique de sa réflexion. Elle cherche essentiellement à situer la philosophie par rapport au problème chrétien, et à montrer en même temps que la philosophie se caractérise par un procès rationnel et immanent qui, porté à son extrême limite, nous confronte à la question du surnaturel. De cette manière, le texte de 1896 porte spécifiquement sur les deux aspects principaux qui avaient suscité et alimentaient encore l'interprétation apologétique de sa réflexion, à savoir : la nécessité du surnaturel et la méthode de l'immanence.

Pour ce qui en est des facteurs qui ont permis l'interprétation apologétique dont Blondel fut victime, il ne suffira pas de définir la nature de la méthode de l'immanence et de dégager l'intentionnalité spécifique de son application, ni même d'accompagner rationnellement le parcours qui conduit au surnaturel et d'expliquer le caractère de nécessité avec lequel il s'impose. La question est plus profonde : elle touche à la propre conception blondélienne de la philosophie, qui seule permet de rendre compte de ces divers aspects et de leur donner leur pleine signification, et s'enracine dans un dessein philosophique qui affirme leur prépondérance et leur confère leur juste valeur. Notre intervention aura pour but de le démontrer.

ENTRE *L'ACTION* (1893) ET LA *LETTRE* (1896) :  
DU DYNAMISME IRRÉDUCTIBLE DE L'ACTION  
À LA NÉCESSITÉ RATIONNELLE DU SURNATUREL

*L'Action* s'ouvre sur la question : « Oui ou non, la vie humaine a-t-elle un sens, et l'homme a-t-il une destinée ? »<sup>1</sup>, question qui obtiendra une réponse conclusive dans la formule singulière qui clôt le texte : « C'est. »<sup>2</sup> C'est le surnaturel qui donne un sens à la vie humaine et qui constitue sa destinée. Le surnaturel constitue donc, en tout premier lieu, la réponse affirmative au problème fondamental de l'humain ou, comme le dira plus tard le philosophe dans sa *Lettre*, la « solution inévitable du problème de la destinée humaine »<sup>3</sup>.

Cependant, si le surnaturel ne se revêt pas encore d'une dimension métaphysique – qui ne se confirmera que dans la Trilogie –, il ne se réduit pas non plus à la solution d'un problème existentiel. Entre la question inaugurale de *L'Action* et la réponse finale, se déroule l'irrépressible dynamisme de l'action en sa progressive expansion à tous les niveaux du réel. C'est le parcours intégral des moyens nécessaires à l'action qui conduit nécessairement le philosophe au surnaturel (comme l'« Unique nécessaire »); c'est la dialectique de l'action qui conduit à l'affirmation immanente du transcendant.

Néanmoins, aucune doctrine de l'immanence n'est formulée – ce qui éloignerait définitivement Blondel d'une position orthodoxe. Le philosophe n'établit pas non plus une « méthode de l'immanence ». Dans l'acception blondélienne, l'immanence est surtout garantie de l'autonomie de l'humain, absence d'une volonté hétéronome agissant sur l'homme, tant sur le plan de

1. Blondel, *L'Action. Essai d'une critique de la vie et d'une science de la pratique* (1893), Paris, PUF, 1973, p. VII.

2. *Ibid.*, p. 492.

3. Blondel, « Lettre sur l'apologétique philosophique », in *Les Premiers Écrits de Maurice Blondel*, Paris, PUF, 1956, p. 25.

l'agir, dans *L'Action*, que sur celui du penser, de façon plus explicite dans la *Lettre*<sup>1</sup>.

Quant au surnaturel, son affirmation dans *L'Action* ne correspond pas à l'établissement de sa réalité de fait, mais tout simplement à la postulation d'une « hypothèse nécessaire » à la manière kantienne : « “Est-ce ou n'est-ce pas ?” [...] La philosophie] ne peut aller plus loin ni dire, en son seul nom, que ce soit ou que ce ne soit pas. Mais, s'il est permis d'ajouter un mot, un seul qui dépasse le domaine de la science humaine et la compétence de la philosophie [...], il faut le dire : “C'est”. »<sup>2</sup>

C'est encore l'affirmation de la nécessité du surnaturel que nous trouverons dans la *Lettre*. Elle découle maintenant non seulement du « phénoménisme intégral » de l'action, de la série intégrale des moyens immanents à la volonté, mais également du penser, de l'enchaînement rigoureux et intégral des moyens immanents nécessaires au penser – selon la ligne de réflexion déjà ébauchée dans le chapitre plus tardif de *L'Action*.

C'est le penser qui, dans sa nature strictement rationnelle, et après avoir parcouru la série des causes naturelles, ne répond jamais à son interrogation sur la raison d'être, ce pourquoi tout homme est amené nécessairement à se prononcer sur le surnaturel. La philosophie, en prétendant développer l'exercice de la raison jusqu'à ses extrêmes limites, sans jamais sortir de son domaine propre, exige l'idée de surnaturel comme possibilité maximale de son développement et, par conséquent, d'élargissement de son domaine spécifique et de son inaliénable autonomie intrinsèque. Le surnaturel est envisagé comme « hypothèse philosophique » et « *ultimatum* de la raison ». Le surnaturel n'est jamais affirmé du point de vue ontologique, mais simplement comme « nécessaire » en même temps qu'inaccessible à l'homme<sup>3</sup> – dans une claire réaffirmation du texte de *L'Action*.

1. Sur l'immanence comme garantie de l'autonomie de l'humain, cf. Blondel, « Immanence » (1908), in A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, 1985, p. 468-470.

2. *L'Action* (1893), p. 492.

3. *Ibid.*, p. 43.



La compréhension sans équivoque de cette affirmation est décisive pour Blondel parce qu'elle devra rendre sans motifs les critiques l'accusant de naturalisation du surnaturel et de surnaturalisation de l'homme, en même temps qu'elle devra maintenir la possibilité d'un lien entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. La difficulté consiste, bien entendu, à établir des conditions pour que ce lien se noue en un point équidistant d'une prétendue « continuité réelle » entre le naturel et le surnaturel – qui menacerait leur nature distincte – et de leur éventuelle exclusion mutuelle – qui supprimerait la progression de l'homme.

En ce qui touche le premier aspect, Blondel nie avoir naturalisé le surnaturel, dans la mesure où la philosophie se limite à affirmer la nécessité du surnaturel, condition du développement de la pratique et de l'intelligence. Il nie également avoir surnaturalisé l'homme, dans la mesure où l'immanentisme se réfère uniquement au caractère « autonome et autochtone » de la raison, au sens où « rien ne peut entrer en l'homme qui ne sorte de lui et ne corresponde en quelque façon à un besoin d'expansion [...] »<sup>1</sup>, ce qui vient renforcer, une fois encore, la liberté de l'homme.

Le second aspect touche à l'accord de la philosophie, qui se veut indépendante, avec la théologie, qui demeure animée par la foi, rapport entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel établi par la méthode de l'immanence, « ordres hétérogènes », indépendants, liés par la « nécessité scientifique »<sup>2</sup>. L'absence radicale de tout contact impliquerait l'atrophie de la philosophie, prématurément limitée dans son activité spéculatrice et dans le dynamisme de sa pratique, et la restriction de l'esprit chrétien, interdit à la lumière de la raison. Seule une philosophie qui demeure rationnelle peut, en vérité et objectivement, poser le problème du surnaturel ; et seul le surnaturel qui est déjà présent en l'homme lui apparaît comme sa destinée.

En termes généraux, Blondel recourt à la notion d'immanence en tant que moyen, méthode, chemin qui conduit le sujet à lui-même, dans la perspective de réalisation de son destin

1. *Lettre*, p. 34.

2. *Ibid.*, p. 45-46.

ou de procès d'« ontogenèse » – comme il le dira dans *L'Action*, 1936-1937 –, ou encore qui conduit le travail philosophique à son développement maximal, dans la perspective d'une « philosophie totale »<sup>1</sup>, comme il le dira alors. Outre cela, la « méthode de l'immanence » ne s'exerce qu'en référence au « transcendant », les deux aspects étant indissociables, mais chacun d'eux sauvegardant son autonomie.

Lorsque, plus tard, soit déjà en 1925, dans *Le problème de la mystique*, Blondel reprend la question du rapport nature-surnaturel, il le fait selon la même ligne de pensée, en posant que : d'un côté, la gratuité du surnaturel ne dispense aucunement l'homme de l'effort, c'est-à-dire que la raison joue un rôle déterminant dans l'accès à la réalité mystique elle-même ; de l'autre, que l'autonomie de l'homme est préservée, puisque « la contemplation mystique, quoique naturellement inaccessible, n'est pourtant pas quelque chose de postiche »<sup>2</sup>.

En effet, c'est dans le développement de l'affirmation immanente du transcendant ou de la nécessité du surnaturel que, surtout à partir des années 30, l'idée d'une « philosophie chrétienne » prendra sens pour lui. Nous étions alors au cœur du débat entre Gilson et Bréhier sur l'existence (ou non) d'une philosophie chrétienne, lorsque Blondel publie *Le problème de la philosophie catholique* où, préférant l'expression « philosophie catholique » à celle de « philosophie chrétienne », il en atteste l'existence effective. Il semble ainsi revenir sur le rejet liminaire qu'il avait promulgué en 1896, celle-ci ne correspondant pas alors à ses desseins. De fait, c'est uniquement l'expression que Blondel persiste à récuser<sup>3</sup>. La « philosophie catholique » se réfère à la « compénétration réelle des deux ordres [raison et surnaturel] qui sont, doivent et ne peuvent que rester inconfusibles : il s'agit d'une symbiose, dans une hétérogénéité irréductible [...] »<sup>4</sup> – la proximité entre les textes de 1896 et 1932 est

1. *Ibid.*, p. 53.

2. Blondel, « Le problème de la mystique », in *Qu'est-ce que la mystique ?*, Cahiers nouv. Journée, n° 3, Bloud & Gay, 1925, 1 vol., p. 44.

3. Blondel, *Le problème de la philosophie catholique*, Paris, Bloud & Gay, 1932, p. 168-169.

4. *Ibid.*, p. 167-168.



alors évidente. La philosophie *stricto sensu*, selon la conception blondélienne, est la « philosophie totale », comme il la désignera tout d'abord, est la « philosophie intégrale », comme il la désignera plus tard – expression qui en viendra à remplacer également celle de « philosophie chrétienne » ou « catholique ». Seule la « philosophie intégrale », expression déjà présente dans la *Lettre*, correspond fidèlement et pleinement à la conception ample de la philosophie que Blondel s'est toujours efforcé de communiquer avec rigueur – et qu'il nous faut désormais éclairer.

UNE « TRAVERSÉE DU DÉSERT » VERS LA TRILOGIE :  
DE L'UNITÉ DE LA PENSÉE ET DE LA VIE  
A UN RÉALISME INTÉGRAL ET SPIRITUEL

Nous avons présenté, jusqu'à présent, le contexte particulier qui a amené Blondel à l'affirmation de la nécessité du surnaturel, et avons pu montrer que le rapport nécessaire nature-surnaturel demeure indispensable tout au long de l'œuvre du philosophe, dans la mesure où il correspond à l'exigence de constitution de ce que l'auteur viendra à désigner définitivement « philosophie intégrale ».

La « philosophie intégrale » exprime l'authenticité d'une sagesse qui part du concret, dans l'indissolubilité de la pensée et de la vie et, en suivant le développement maximal de l'agir et du penser, parcourt tout le réel sans en rien exclure, en s'ouvrant au transcendant, pour retourner ensuite au concret, dans la consubstantiation de l'être de l'homme, conférant ainsi un sens à la vie humaine et indiquant sa destinée. Dans le travail philosophique, la question est toujours celle de « l'aller et retour [... sans] jamais lâcher le concret »<sup>1</sup> – dit Blondel au cours de la préparation de la Trilogie –, il s'agit de « fermer le cercle »<sup>2</sup>

1. [Maurice Blondel], cité par Paul Archambault, *Vers un réalisme intégral. L'Œuvre philosophique de Maurice Blondel*, Paris, Librairie Bloud & Gay, 1928, p. 201-202, n. 4.

2. *L'Action*, p. 462.

– comme le philosophe le disait déjà en 1893 – pour aller vers l'intégralité.

La philosophie devra donc, fondamentalement, être comprise comme œuvre de vie et de pensée, ce qui déjà annonce son caractère original et en atteste le caractère concret. Et c'est l'action, *vinculum substantiale*, qui constitue le « lien » entre la vie et la pensée comme entre tous les contraires.

Cette fonction médiatrice, exercée de manière hégémonique par l'action en 1893, sera, dans les décennies suivantes, recherchée essentiellement sur le plan du penser. La poursuite d'un tel dessein au niveau du penser exigera la présence constante et simultanée d'un élément réflexif et d'un élément dynamique, pour que soient garantis le sens concret de l'exercice de la raison et l'impossibilité de se fermer par le haut.

C'est à cette tâche que Blondel se consacra pendant la longue « traversée du désert » qui le mena de *L'Action* à la Trilogie (1934-1937). Sur ce parcours s'inscrivent des textes tels que « L'illusion idéaliste », de 1898, « Le point de départ de la recherche philosophique », de 1906, « Le procès de l'intelligence », de 1921, qui reflètent la prépondérance des thèses de *L'Action* et qui les traduisent désormais en termes de penser.

« L'illusion idéaliste » est un texte important pour comprendre que l'acte de penser, aspect dynamique de la pensée, ne saurait se réduire au savoir qui fut à la base du travail philosophique. En effet, « toute pensée est à la fois acte et connaissance »<sup>1</sup>.

D'où le fait que la philosophie ne puisse choisir aucune des voies séparément, parce qu'elles se trouvent toutes imbriquées – ce qui sera plus explicite encore dans « Le point de départ de la recherche philosophique ». Blondel dira alors que la connaissance directe et prospective et la connaissance inverse et réfléchie « s'appellent réciproquement »<sup>2</sup>. La philosophie « solidarise » ces deux mouvements irréductibles et indissociables de

1. Blondel, « L'illusion idéaliste », in *Les premiers écrits de Maurice Blondel*, Paris, PUF, 1956, p. 115.

2. Cf. « Le point de départ de la recherche philosophique », in *Annales philos. chrét.*, t. 152 (juin 1906), p. 227.



la pensée, elle maintient son attachement au concret et exprime son sens universel.

Ce sens universel est développé dans « Le procès de l'intelligence », qui insiste sur le caractère unitif de la pensée intégrale. L'*intussusception* correspond à l'effectivité de l'unité entre la pensée et l'action, entre la dimension théorétique et pratique, dans l'expression du caractère sapientiel de la philosophie blondélienne, en même temps qu'elle réalise l'unité entre le singulier et l'universel (en assimilant l'universalité du réel à la singularité du moi), dans l'expression du caractère unitif de l'universel concret<sup>1</sup>. La « connaissance réelle » du « Procès de l'intelligence » est la « connaissance philosophique » du « Point de départ de la recherche philosophique », c'est la « connaissance achevée »<sup>2</sup> de *L'Action*, « et c'est une vraie connaissance, c'est la vraie connaissance, la sagesse qui voit, possède et savoure »<sup>3</sup>.

Se dessine ici, et déjà très clairement, un véritable réalisme, un réalisme intégral, de sens ontologique et spirituel<sup>4</sup> qui sera pleinement développé dans la Trilogie. Le singulier et l'universel sont intimement imbriqués dans le concret, « unité expressive et distincte » et « multiplicité effective et synthétique »<sup>5</sup>, où se retrouvent la pensée et l'action, la philosophie et la vie, le penser et l'être.

Après la longue « traversée du désert », faite de justifications de l'œuvre produite et d'explications sur les œuvres en préparation, Blondel se trouve désormais en condition de donner libre cours à son projet philosophique de l'indissolubilité du penser, de l'agir et de l'être. La méthode d'immanence et de transcen-

1. Cf. « Le procès de l'intelligence », in *Le procès de l'intelligence*, Paris, Bloud & Gay, 1922, p. 236-237.

2. *L'Action* (1893), p. 440, et aussi (dans la conclusion), p. 486.

3. « Le procès de l'intelligence », p. 230.

4. L'expression « réalisme intégral » est suggérée par Paul Archambault, fidèle disciple de Blondel, dans son ouvrage *Vers un réalisme intégral. L'Œuvre philosophique de Maurice Blondel*. L'évocation de Blondel comme « philosophe du concret » ou du « réalisme intégral » devrait remplacer définitivement la désignation équivoque de « philosophe de l'action ». Blondel utilise l'expression « réalisme spirituel » dans *L'itinéraire philosophique*, p. 69.

5. Blondel, *L'itinéraire philosophique*, Paris, Aubier-Montaigne, 1966, p. 77.

dance se maintient, mais se trouve dorénavant complétée par la méthode de l'implication et de l'intégration ; la nécessité du surnaturel demeure également, mais complétée par l'exigence métaphysique d'un fondement du penser, de l'être et de l'agir.

En ce qui concerne la méthode, l'insistance de l'auteur sur le passage de la méthode d'immanence et de transcendance à la méthode d'implication et d'intégration est tout à fait remarquable, surtout à partir des *Dialogues sur la pensée*, de 1929. « Tandis que le premier constitue spécifiquement une voie intérieure de liaison au concret, le deuxième s'offre surtout comme une analyse qui ne scinde nullement le réel, en même temps qu'une synthèse qui ne fond pas les éléments. La méthode d'implication consiste à déterminer l'étendue et la nature de ces relations entre tous les éléments contenus dans notre pensée vivante ou savante »<sup>1</sup>, ce pourquoi elle n'est jamais dissociée de l'idéal de l'intégralité. La méthode d'implication et d'intégration englobe donc clairement la méthode antérieure d'immanence et de transcendance, celle-ci se prêtant mieux au mouvement de l'ascension éthico-ontologique de l'homme dans *L'Action*, celle-là accompagnant mieux le déroulement continu de la pensée et contribuant plus vigoureusement à une fonction unitive de dimension métaphysique requise dans la Trilogie.

En 1893, il s'était attardé à l'étude de l'« action », en tant que médiation entre le penser et l'être, action qui, en son irrépressible mouvement dialectique, menait à la nécessité du surnaturel ; cette fois (1934-1937), il s'arrête à chacune des dimensions de l'humain pour accompagner leur développement maximum, et mettre en évidence leur rigoureuse unité sur le plan supérieur où elles se tiennent.

Il nous importe cependant de souligner que les études sur la pensée, sur les êtres et sur l'action partent invariablement du plan fini où ces réalités se manifestent et que chacune d'elles est animée en sa réalité interne par une disproportion propulsive de tout le dynamisme, respectivement (mais sans parallélisme) : le noétique et le pneumatique, le quasi-être et l'Être, les causes

1. Blondel, « Un texte inédit de Maurice Blondel : *Dialogues sur la pensée. Conflits et éclaircissements* », in *Études blondéliennes*, 3 (1954), VIII, p. 80.



secondes et le pur agir. Cette inadéquation interne est la marque d'une insuffisance, qui elle-même provient de la privation de l'absolu, de l'unité universelle. Le dualisme propulseur du noétique et du pneumatique vers une pensée intégrale, l'ontogenèse des êtres vers la plénitude de l'Être, la soumission de l'agir humain au pur agir ne sont intelligibles qu'à partir de la Pensée de la Pensée, Être Absolu, Acte Pur. Notre penser, notre être et notre agir ne sont que dans la mesure où ils s'élèvent vers une réalité métaphysique d'où provient leur réalité.

En 1893 et en 1934-1937, les chemins à parcourir sont très nettement opposés : c'était au départ la réalité humaine, en son inadéquation interne, qui menait inévitablement à l'affirmation de la nécessité du surnaturel (le singulier qui manquait d'universel) ; maintenant, c'est la réalité humaine, en son inadéquation interne, qui, pour cela même, dépend de l'Absolu (l'universel unifie le singulier). Si dans *L'Action* Blondel s'était placé du point de vue des créatures, il se place dans la Trilogie du point de vue de l'absolu. L'effort consiste désormais à présenter le dessein total de l'œuvre créatrice de Dieu et les conditions fondamentales de l'œuvre créée. L'unité, en plénitude, du Penser, de l'Être et de l'Agir, constitue le fondement (condition) métaphysique de la réalité humaine, qui trouve encore ici le sens de sa réalisation, mais dont la destinée ne peut s'accomplir que sur un plan surnaturel.

L'indissolubilité affirmée des problèmes théorique et pratique et l'effort visant à porter la philosophie à ses limites extrêmes en 1893, se sont développés en réalisme intégral et spirituel d'une philosophie toujours insuffisante et inachevée. L'interrogation sur le sens de la vie et la destinée de l'homme s'est développée en une ontogénie des êtres – ce qui légitime le caractère philosophique de l'œuvre blondélienne, sans en altérer le message.

Si, en termes généraux, le développement de la philosophie de l'action conduit « à une métaphysique de la pensée et de l'être, [il] laisse forcément ouvert le problème de la religion »<sup>1</sup>.

1. Blondel, « Esquisse d'une reprise de *L'Action* », in *Études blondéliennes*, 1 (1951), p. 55.

Une fois encore, ce n'est pas à la philosophie qu'il convient de répondre au problème du surnaturel ; mais, une fois encore, elle le pose, cette fois-ci sur le plan métaphysique (médiateur entre le naturel et le surnaturel). Une métaphysique chrétienne, non par esprit de concorde, mais de par sa structure interne d'accord avec les exigences du réel, dans la réalisation intégrale des êtres. C'est pourquoi Blondel conclura en ces termes le tome II de *L'Action*, 1937 : « Quarante années de marche errante dans le désert et pour n'aboutir qu'à un pays qui n'est encore qu'une terre promise ? Oui, mais du moins nous trouverons peut-être cette fixité d'orientation, cette paix qui ne saurait être présentement qu'une création continue. »<sup>1</sup> La conversion rationnelle des esprits à l'impératif d'être chaque fois plus, dans la réalisation de l'universel par le singulier, comme seule réponse possible à l'énigme de l'humain constitue la tâche constante et toujours renouvelée de toute philosophie qui se maintient liée à la vie – tel est le message toujours actuel de Blondel.

*Traduit du portugais par Marc-Ange Graff.*

1. Blondel, *L'Action. L'Action humaine et les conditions de son aboutissement*, Paris, Alcan, 1937, t. II, p. 400.